

L'« IMAGE » EN LIBERTÉ ET SON ESSENCE OPÉRATIVE

(Université de Veliko Tirnovο)

1. Position du problème

Qu'est-ce qu'une « image » en liberté ? Injure pleine de sens ou mots vides de sens ?

Selon Ch. Bally « la plupart des hommes pensent par impression, les idées pures ne satisferont pas ; le plus souvent la sensibilité est à l'élaboration des idées ; l'expression de ces idées portent le même caractère, et c'est pour cela que ces images sont nécessaires. »¹. L'idée de Ch. Bally citée ci-dessus me permet de justifier le titre de ma recherche.

Ainsi parler des « images » en liberté, c'est parler des structures langagières non-usuelles. Parler du sens des « images » en liberté c'est essayer de concevoir la base opérative de leur intégration. Pour expliquer le mentalisme des « images » en liberté, dans mon travail j'adopte une conception linguistique issue de la psychomécanique de Gustave Guillaume – la linguistique opérative de Krassimir Mantchev et de Christo Todorov.

Prenons au hasard quatre mots : « mère ; fille ; fils ; cuisse » et adressons nous à quelques sources officielles où le sens en liberté des quatre mots, choisis par nous, est explicité :

1. MERE n. f.

a) « la putain de ta mère ! » – exprime de façon injurieuse un profond mépris envers qqn ;

b) « appeler sa mère » – exprime le paroxysme de l'amour physique chez une femme ;

c) « amène ta mère que je te refasse ! ... » – se dit à l'adresse d'une personne affreuse qui vous répugne.²

2. FILLE

a) « fille de rues » – se dit d'une prostituée ;

b) « fille de Baal » – se dit d'une courtisane ;³

c) « fille d'honneur » – se dit d'une jeune fille attachée à la personne d'une princesse ;⁴

3. FILS

a) « fils de perte » – action de perdre son âme, se dit de Judas = traître ;⁵

b) « fils de l'Homme » – se dit de Jésus-Christ ;⁶

c) « fils de Satan » – suppôt de Satan ; de l'enfer ;⁷

d) « fils de garce = putain »⁸.

4. CUISSE

a) « avoir une cuisse légère ! hospitalière ! » – aimer l'amour physique, en parlant d'une femme.⁹

Les expressions en liberté avec les quatre mots choisis se réduisent explicitement ou implicitement à l'idée de possession, impliquée dans les exemples cités ci-dessus ou exprimée par la préposition « de », ou par le verbe « avoir ». S'agit-il ici du processus de métaphorisation ? Si c'est ainsi, alors l'idée de possession doit suggérer une autre idée opérative, celle du rapport subjecto-objectal. On peut supposer qu'une « image » en liberté résulte de la règle d'économie du langage.

2. L'«image» en liberté et les tropes

Pour qu'une « image » en liberté apparaisse dans le discours, il faut qu'elle obtienne sa matière et sa forme mentale à l'étape antérieure à celle de la discrimination progressive des deux termes – le Sujet (MOI) et l'Objet (CHOSE).¹⁰ Selon Kr. Mantchev la discrimination des deux termes se produit dans la position modale forte « falloir/devoir ». Cette opération – l'idéogénèse – est le premier argument dans la formation du langage. Il y a un premier type de points de vue plus « subjectif » (ayant à sa base des verbes modaux et comprenant une appréciation) et un second type de points de vue plus « objectif » (ayant à sa base des verbes transmodaux et indiquant tout simplement que les événements racontés sont vus, entendus, pensés, imaginés par une personne concrète).

En ce qui concerne les points de vue « subjectifs », il y en aura deux variétés : lorsque dans le texte est impliquée la notion de vouloir, ce sera le point de vue singulier du héros (son vouloir « égoïste », son « je veux ») ; lorsque dans le texte est impliquée l'idée de devoir, on aura un point de vue universalisé appartenant à un sujet impersonnel (le devoir moral, le « Il faut » derrière lequel se cache le narrateur impersonnel).¹¹

Par exemple, les structures du type : « Fils de... ; Fille de ... » - les syntagmes « Fils de *garce* ; Fille de *garce* » visent à identifier Allocutaire = FILS, FILLE à la morale de la mère = femme de mauvaise conduite.

En même temps la Bible nous présente la Vierge MARIE, LA MERE de Jésus où l'idée de possession est évidente : « Fils de l'homme » Je cite : « MARIE – Ce nom porté par la mère de Jésus, dérive du nom hébreu : Myriam (Ex. 15 :20), devenu en arménien : Mariam. Son sens étymologique est discuté, mais au temps de Jésus on le faisait dériver du mot « mara », c'est-à-dire Seigneur, avec le sens de « maîtresse »¹² (Dame) – idée de déification.

Le procédé de déification de la Mère = Femme est largement répandu dans la littérature, nous retrouvons son expression la plus forte dans le roman d'A. Cohen « Le livre de ma mère » où l'image de la mère devient superphrastique : « Fils des mères encore vivantes, n'oubliez plus que vos mères sont mortelles. » (p. 171) ; « Louange à vous, mères de tous les pays, louange à vous en votre sœur ma mère, en majesté de ma mère morte. ... Mères de toute la terre. Nos Dames les mères, je vous salue... mères qui parfois me faites croire en Dieu. » (p.173)¹³ Dans l'exemple cité le mot « mères » employé au pluriel acquiert le sens sublime (=procédé de déification). Le procédé de déification s'introduit à la base de l'idée de possession = identification totale de l'auteur A. Cohen avec SA mère, avec TOUTES les mères, - le pluriel du mot « mères » suggère l'idée de l'image superphrastique = universalisée de la femme déifiée.

Donc, il s'avère que dire « fils de *garce* » ou « fils de la Vierge » au point de vue de la linguistique opérative, c'est employer la métonymie, désignant une personne par une autre personne, ou employer la métaphore, désignant par une personne la *qualité* d'une autre personne.¹⁴ Alors, la structure du type « fils de... » représente la réduction d'une phrase possessive, par exemple : « La mère (=femme) a un fils » - phrase possessive → « Fils de ... » → syntagme où le verbe « avoir » est remplacé par la préposition « de » → « Fils... » - le mot « fils » est prêt à se métaphoriser.¹⁵ C'est pourquoi le moment où un Sujet parlant lance à son Allocutaire – « Fils de ... » s'avère le moment de l'expression de l'*attitude* subjective/objective de la personne, - le Sujet parlant vise à identifier directement ou indirectement son Allocutaire à l'Objet de la parole – à la *morale* de la mère ou plus rarement du père. Etant partie indivise (génétique, bioénergétique) de sa mère et de son père, l'homme (=fils, fille...) se sent toujours

identifié à ses parents car se sentir identifié à ses parents, c'est *honorer* ses parents, les déifier. Rappelons-nous le Décalogue : « Honore ton père et ta mère, pour que se prolongent tes jours sur la terre que te donne le Seigneur, ton Dieu » (Ex. 20 :12). Autrement dit, au moment où le syntagme du type « Fils de ... » ou « Fille de... » est prononcé par un Sujet parlant à l'adresse de son Allocutaire, le dernier *peut* se sentir insulté, car c'est à travers lui que se fait allusion à la *morale* de SA mère ou de SON père. « Fils de... » - syntagme issu de la phrase possessive est ensuite *filé* ou au sens positif (« fils de la Vierge ») ou au sens négatif (« fils de la putain », « fils de Satan »). Les deux sens opposés (sublime – bas) ne sont qu'une figure rhétorique, une catachrèse. Je cite Ch. Todorov : « La catachrèse n'est rien d'autre que l'effet naturel de l'extensité qualitative de l'adjectif. ... Quant aux métaphores proprement dites, c'est-à-dire celles qui caractérisent le Sujet (Homme) par l'Objet (Chose) – elles reposent sur la catachrèse de quelques adjectifs essentiels, tel que : *grand – petit ; haut – bas ; beau – laid ; blanc – noir ; (rouge, vert, bleu, etc.) ; doux – amer ; pur – sale ; dur – mou (tendre) ; lourd – léger ; solide – fragile ; chaud – froid, etc.* ... La métaphore s'élabore à partir de « être² » (construction attributive) ; ce type de métaphore traduit directement l'identification de l'Objet au Sujet. »¹⁶

Alors, les mots comme « garce », « vierge » (= mauvaise – bonne sous-entendus) résultent de la mobilité opérative de l'adjectif entre deux adjectifs stables, par exemple : grand – petit ; pur – sale, etc. C'est cette mobilité de l'adjectif qui introduit le point de vue du Sujet parlant (MOI) vis-à-vis de l'Objet de la parole (CHOSE ou un autre MOI), par exemple la prononciation de « Fils de... » s'avère le moment de métaphorisation du mot sous-entendu – MERE = FEMME, PERE = HOMME, qui est l'Objet de la parole. D'où provient cette énorme distance appréciative entre les deux catachrèses : putain – Vierge ? C'est la femme qui est toujours l'Objet de la parole. Pourquoi ? En quoi consiste la cohérence de l'unité discursive dans le cas analysé ? Adressons-nous à la Bible : je cite deux textes presque authentiques :

1. « Adam *connut* Eve, sa femme. Elle *conçut* et *donna* le jour à Caïn. » (Gen. 4 :1,2) Le verbe « connaître », riche de sens actif et affectif, exprime l'union de l'homme et de la femme dans l'*amour*. (La Bible, p.6, référence 4 :1)

2. « Voici comment naquit Jésus Christ : comme Marie, sa mère, avait été fiancée à Joseph, *avant* leur union elle se trouva enceinte par l'*action*

de l'Esprit Saint... L'enfant qu'elle conçoit vient de l'Esprit Saint. ... Voici que la vierge va *concevoir* et *enfantera* un fils, auquel on donnera le nom d'Emmanuel. » (Is.7 :14)

Les deux exemples cités ci-dessus montrent que la *femme* y joue le rôle non-établi, c'est-à-dire, celui de l'Objet d'action : la femme subit l'action ou de la part de l'Esprit Saint ou de la part de l'Homme mis dans la Bible dans la position modale forte.

Je cite toujours la Bible : « J'aggraverai les souffrances de ta grossesse, dit-il (Dieu) ; tu enfanteras dans la douleur. Cependant tes désirs se porteront vers ton mari , et IL DOMINERA SUR TOI. » (Gen.3 :16) Mise dans la position modale faible (pouvoir, vouloir) la femme s'avère soumise à Dieu et à l'Homme. C'est *après* avoir accompli son rôle de l'Objet d'action (=connaître, se trouver enceinte), que la femme joue le rôle dédoublé Objet Sujet (=concevoir un enfant), son rôle de quasi-Sujet résulte des actions accomplies sur elle : (= Donner le jour à = enfanter un enfant) : « Pour L'A.T. TOUT HOMME NAIT PECHEUR... Sous son triple aspect le péché est au fond du drame humain dans l'histoire du salut. » (La Sainte Bible, lexique, p. 1650). Mise dans la position de l'Objet qui subit l'action de la part de l'Homme, la femme (=mère) sert de cible dans le langage en liberté où toujours est suggérée l'IDEE DU CONTACT PHYSIQUE DE LA FEMME AVEC L'HOMME ou de la MERE d'un Allocutaire quelconque avec un Homme. Ce langage vise à détruire totalement l'idée d'AMOUR. Le Nouveau Testament nous dit : « Un nouveau geste de Dieu va révéler définitivement à l'homme le sens de l'histoire du salut : DIEU EST AMOUR (1 Jean 4 :7 et 16) car il est Père, Fils et Esprit d'Amour (Eph. 1. :6 ; rom. 5 :5) ; il veut que cet amour débordant (1 Jean 4 :19 ; Rom. 15 :30 ; Phil. 2 :1) soit manifesté aux hommes par son Fils (Jn. 13 :1 ; 14 ; 21 ; 15 :9 ; Rom. 5 :8) qui est rempli de l'amour du Père (Mt. 3 :17 ; Rom. 8 :39 ; 1 Tim . 1 :14), afin que l'homme à SON TOUR SOIT REMPLI DE CET AMOUR en devenant fils adoptif de Dieu (Rom. 8 :14-16 ; Col. 1 :8)¹⁷ p. 1606 LEXIQUE).

Ainsi l'apparition de Jésus Christ, Fils de Dieu et de Marie qui n'a pas connu l'HOMME *avant* l'action de l'Esprit-Saint, est considérée comme un moment SUBLIME. Le syntagme « Fils de... » identifie l'Objet = FILS au Sujet = mère (La mère a un fils), le FILS « est pris pour le Sujet, mais ne se confond pas avec lui (=mère) : c'est pourquoi le contraire (que le Sujet

soit pris pour l'Objet) n'est pas possible. Et si on a raison de parler résultativement de transfert métonymique c'est justement dans ce sens ». ¹⁸ Selon Ch. Todorov « la métaphore est la réduction d'une unité qui a la forme du syllogisme. » Par exemple :

1. La femme est une pécheresse + Le fils Caïn est mauvais (Caïn a accompli un péché, il a tué son frère Abel.) → Quel pécheur !;

2. La femme est une sainte + Le Fils Jésus est bon / Jésus est un Saint → Quel Saint !

« Cette transformation est un processus opératif qui se réalise selon la formule suivante : S1 = O. S2 = O / S2 = S1 (O). C'est une suite de phrases attributives qui se réduisent à une seule phrase attributive qui identifie le Second Sujet au Premier Sujet (Il y a donc un renversement de l'ordre : le terme d'après – Fils devient le terme d'avant). Enfin, l'identification résultative peut, à son tour être réduite à un mot (S1 = FEMME = MÈRE) – l'autre terme (FILS) étant sous-entendu. D'un autre côté il est intéressant de noter que le signifié figuré du substantif métaphorisé subit un changement d'incidence : quand on dit de l'homme (FILS) qu'il est pécheur, l'attribut (= substantif – FEMME) acquiert implicitement la valeur d'un adjectif » ¹⁹. La réalisation de la même formule opérative nous retrouvons dans la Bible : « Fille de Sion, et en ce sens représentante de toute la nation sainte, sanctifiée par l'épreuve de sa foi au Dieu d'Abraham, d'Issac et de Jacob, Marie sera la vierge élue de Dieu pour sa rencontre avec l'humanité ; elle ne « connaîtra » que Dieu seul, sera sa servante et la mère de son Fils par la puissance de l'ESPRIT ». (Lexique, p. 1640-1641)

Comme le prouve notre analyse faite jusqu'ici, les mots « MÈRE » et « FILS » s'avèrent étroitement liés au niveau opératif : pour la langue = pensée ²⁰ le fait d'être VIERGE ou PUTAIN n'a pas d'importance. Ainsi, en bulgare le syntagme du type : « майка ти » ou en russe « твою мать », les pronoms possessifs renvoient directement l'OBJET de la parole (FILS) au sujet discursif (MÈRE). Selon Ch. Todorov « au niveau du pensable, ÊTRE admet comme SUJET n'importe quelle substance (animée, inanimée, abstraite, concrète, etc.) : cela tient au fait que le Sujet de l'idée d'existence est large, non-divisé. Quant au Sujet de possession AVOIR, il est moins large (c'est pour cette raison que le texte biblique donne l'explication : « elle (=Marie) ne « connaîtra » (= avoir) que Dieu seul par la puissance de l'esprit ; et celui de l'idée d'action FAIRE est étroit, c'est en principe une personne. » ²¹ La conception citée ci-dessus aide à expliciter l'unité discursive

de l'« image » en liberté où la mère est toujours mise dans la position modale faible du type POUVOIR = Objet-Sujet qui est destiné à subir l'action physique de la part de l'Homme. Accomplissant son rôle dédoublé même dans la position de l'idée d'action, la femme est conçue comme telle par l'Homme, ce qui est évident dans l'« image » en liberté suivante : « Amène TA mère – idée de possession = appartenance – que je te refasse » – l'Homme=Sujet parlant se met dans la position modale forte FALLOIR/ DEVOIR. Dans la Bible c'est Dieu qui occupe la position modale forte : « Alors Dieu dit à Noé : J'ai décidé la fin de toute créature, car les hommes ont rempli la terre de violence. Je vais les supprimer ainsi de la terre » (Gen. 6 :19). Le Sujet Dieu exprime son intention d'accomplir son action destructive pour améliorer la race humaine. Selon Ch. Todorov « au niveau du pensable les verbes ÊTRE, AVOIR, FAIRE dont l'ordre idéogénétique est différent, ont nécessairement pour Sujet les substances dont la formation est déjà achevée. De là la vocation de ÊTRE de définir dans la phrase la matière du substantif qui tient la place du Sujet » : par exemple « La Vierge enfantera un fils » ; « Eve donna le jour à Caïn ». « Autrement dit, ÊTRE explicite dans le discours la particularité de toute substance posée comme Sujet : c'est dans le cas d'un emploi « normal » de ETRE et, - dans une moindre mesure – de AVOIR, qu'on peut parler de phrases « tautologiques ». Par contre, une phrase comme « Le fils d'une putain est pécheur » ; ou « Le fils de la Vierge est saint » présente une disconvenance sémantique entre le Sujet Fils et l'attribut (garce, putain, Vierge). « Pour qu'une telle phrase avec une telle association ait un sens, il faut la considérer comme la réduction d'un texte (situation) hypothétique qui soit « tautologique ». Assimiler un homme (=fils) à une putain ou à la Vierge représente une « erreur catégorielle » indispensable à la métaphorisation. Mais l'erreur catégorielle, - qui compromet la cohérence de la phrase – demande une « compensation modale », car l'inexactitude du côté objectif (une putain et une vierge sont des femmes de catégories sociales différentes), appelle une correction qui ne peut venir que du côté subjectif, c'est-à-dire du côté du Sujet parlant. Désigner la MÈRE=FEMME d'un FILS par l'une ou l'autre caractéristique (putain – vierge) c'est impliquer :

1. quelque qualité des mères-femmes qui soit généralement admise par tous ;

2. une attribution particulière que la personne qui parle (MOI = SUJET) fait au Sujet d'une autre personne (chose) particulière (Allocutaire = FILS). »²²

CONCLUSION

Les caractéristiques féminines universalisées, acceptées unanimement à travers des siècles dans le langage officiel (La Bible), dans le langage en liberté, ne sont que des tropes où l'idée de possession est fortement accentuée, où le rapport subjecto-objectal est fortement souligné. Adressons-nous de nouveau à La Bible comme source universelle des idées morales. Je propose encore une définition, celle du mariage, donnée dans l'annexe : « MARIAGE. – L'humanité que Dieu le Père destinait à l'unité de son Fils, pour qu'elle lui soit unie, comme il est uni à son Fils, Dieu l'a créée à son image, et l'a faite homme et femme. Cette ressemblance porte d'abord sur l'union des époux (Gen. 1 :26-31), leur réciprocité personnelle (Gen. 2 :18-25), cette présence d'amour fécond, qui les associe à l'œuvre créatrice de Dieu.

Le péché vient durcir la réciprocité des cœurs d'une division sexuelle (Gen. 3 :7) dont l'aboutissement paraît être la corruption et la mort de tout amour. L'espérance de vie se concentre alors sur la procréation (Gen. 3 :16), asservissement qui rend lourde l'harmonieuse soumission de la femme à l'homme, aliéné désormais dans la lutte avec un monde devenu hostile.

Le mariage dans l'A.T. sera grevé par ce durcissement que la Loi ne peut que constater (Mat. 19 :8) : le mariage n'a qu'une fin, la procréation (cf. la Loi du lévirat : il faut assurer à tout prix une continuité) ; la situation d'infériorité de la femme est soulignée ; et si la Loi la protège dans certains cas limites, l'homme garde une liberté qui lui permet la polygamie (Gen. 16 :1 ; Ex. 21 :7 ; Deut. 21 :10 ; 1 Sam. 25 :42) et la répudiation (Deut. 24 :1-4) et qui ouvre la porte à la prostitution, source, par le biais des femmes étrangères, de l'idôlatrie en Israël (Deut. 7 :1-4 ; 1 Rois 11 :1-8 ; Esdr. 9 :2, 12) » (p.1639) « ...l'homme, chef de la femme, exerce son pouvoir comme un service d'amour au nom et à l'exemple du Christ. » (Annexe, p. 1640-41).

Comme le prouve l'exemple cité, la répartition des caractéristiques féminines ainsi que des « rôles » à accomplir est imposée par Dieu (= La Bible) et par l'HOMME : il existe (officiellement) deux catégories de femmes

– mariées et répudiées. Les premières sont une source inépuisable de louange et de vénération, les deuxièmes sont une source inépuisable des mépris cruels ce qui fait naître l'image féminine superphrastique en liberté, ou tout simplement l'« image » en liberté. Ces « images », produit de l'imagination masculine, présentent des parties du corps féminin où le signifié figuré métonymique est faible (« Avoir une cuisse hospitalière »), ou ce sont des syllogismes avec l'idée de possession fortement soulignée avec le signifié figuré prêt à se métaphoriser (« Fils de... » - De QUI ?) pour obtenir une forte puissance et pour devenir une *image* féminine statique, vide de sens (« Quelle putasse ! ») Étant figée (réductible à ÊTRE), l'« image » en liberté nous transmet des caractéristiques immanentes de l'image superphrastique de la Femme : « animé, e / inanimé, e, actif, ve / inerte ; intelligent, e / non-intelligent, e ; singulier, ère / universel, le, général, e qui ne SIGNIFIENT RIEN et qui deviennent facilement POLYVALENTES dans le discours. Et quand sur ces caractéristiques immanentes se superpose le MOI pragmatique (le Sujet de l'énonciation, le locuteur (MOI) ou Allocutaire (TOI) = Narrateur, = Lecteur), il RECONNAÎT comme SIENNES ou comme DIFFÉRENTES LES CARACTÉRISTIQUES de la PERSONNE SUPERPHRASTIQUE. Autrement dit, deux attitudes sont possibles : MOI (Locuteur) = MOI (Allocutaire) ; MOI (Locuteur) ≠ MOI (Allocutaire). »²³ Ainsi, à partir de notre culture et de notre vision du monde nous interprétons les « images » en liberté ou en nous identifiant avec elles (s'emporter) ou au contraire, sans les accepter – nous rions !!!

OUVRAGES CITES :

¹ Charles, Bally. Précis de stylistique. Genève, 1905

² **Dontchev, Dontcho.** Dictionnaire du français en liberté, – français argotique, populaire, et familier. Les éditions « ABAGAR ». Veliko Tarnovo, 1995, Bulgarie.

³ Французско-русский фразеологический словарь. Рос. Изд. Иностранных и национальных словарей. Москва, 1963.

⁴ Пак там.

⁵ Quillet Flammarion, dictionnaire usuel en couleurs. Librairie Quillet-Flammarion. Paris, 1973.

⁶ Ibid., p. 868.

⁷ Ibid., p. 868.

⁸ Ibid., p. 868.

⁹ **Dontchev, Dontcho.** Dictionnaire du français en liberté, – français argotique, populaire, et familier. Les éditions « ABAGAR ». Veliko Tarnovo, 1995, Bulgarie.

¹⁰ **Todorov, Ch.** La théorie opérative et la littérature française. Les éditions « FABER ». Veliko Tarnovo, Bulgarie, 2003, p. 53.

¹¹ Ibid., pp. 53–56.

¹² La Saint Bible, traduite d'après les textes originaux hébreux et grecs par Louis Second (docteur en théologie), édition revue avec référence s Alliance biblique universelle, 1975. Lexique, p. 1640.

¹³ **Cohen, Albert.** Le livre de ma mère. Editions Gallimand, 1954.

¹⁴ **Todorov, Albert.** La théorie opérative et la littérature française. Les éditions « FABER ». Veliko Tarnovo, Bulgarie, 2003, p. 281.

¹⁵ Ibid., p. 277.

¹⁶ Ibid., p. 276–285.

¹⁷ La Sainte Bible, Lexique, p. 1606

¹⁸ **Todorov, Ch.** La théorie opérative et la littérature française. Les éditions « FABER », Veliko Tarnovo, Bulgarie, 2003, p. 276-285.

¹⁹ Ibid., p. 276–285.

²⁰ Ibid., p. 188.

²¹ Ibid., p. 281, 282.

²² Ibid., p. 283–285.

²³ Ibid., p. 306–307.